

Le berceau de l'huître plate au bord de la faillite

Le Monde 27. 7.81

IMAGINE-T-ON une P.M.E. employant 4 à 500 personnes dans une ville moyenne déposer son bilan et mettre la clé sous la porte, sans que cela provoque remous, manifestations et tension? Difficile à concevoir. Dans le pays d'Auray cependant c'est un peu ce qui est en train de se passer. Et ce dans l'indifférence ou presque. La P.M.E. en question, ce sont les 450 entreprises ostréicoles artisanales, productrices de naissain et d'huîtres de demi-élevage. Et au minimum, 1 500 emplois sont concernés.

Oui au berceau de l'huître plate européenne à Saint-Philibert, à Locmariaquer, à Crach, à La Trinité-sur-Mer... d'où provient essentiellement le naissain, le naufrage a commencé. Et le berceau en question a parfois des allures de cerceuil. Le fossoyeur est connu : il s'appelle « Bonamia » responsable de l'épizootie qui fait crever les plates. Rares sont les ostréiculteurs qui osent prononcer son nom. Bonamia est encore pour certains synonyme de maléfices. Un ostréiculteur sérieux avouait lui-même avoir consulté un astrologue qui lui aurait certifié que ses parcs seraient épargnés par la maladie. On en est là dans la région alréenne pour essayer de conserver un brin d'espoir!

L'espoir c'est un mot qu'il vaut mieux éviter de prononcer dans le monde ostréicole morbihannais : cela ne fait pas vivre. Et vivre si c'est encore possible aujourd'hui. Personne n'est sûr que demain l'ostréiculture de l'huître plate donnera du travail. A quelques-uns peut-être, mais sûrement pas à tous ceux qui en ont vécu depuis des années! Au plan économique, très difficile de citer des chiffres exacts, de vérifier les inévitables pertes d'emplois, de contrôler les rumeurs et bruissements divers.

Les emplois? Inutile de se précipiter à l'ANPE, il n'y a aucun chiffre. Une chose est certaine : le mouvement de désagrégation est amorcé. Un tel a trouvé une place de chauffeur-routier alors qu'il travaillait avec ses parents depuis plusieurs années à Saint-Philibert. Un autre qui vivait en plaçant tous les ans ses milliers de tuiles à l'eau est devenu jardinier : il entretient les pelouses des résidences secondaires. Au bout du comptoir de ce café de Crach Jean Le Gougec, la quarantaine passée, prend le temps de déguster son verre. Ce paysan venu à l'ostréiculture en 67 s'était bien adapté à son nouveau métier : les bonnes années il mettait à l'eau jusqu'à 180 000 tuiles. L'an dernier il en avait placé 50 000. Maintenant il fait ses valises : dans quelques jours Jean travaillera à Quimper dans une entreprise qui de près ou de loin n'a rien à voir avec l'ostréiculture. Il reviendra chaque week-end chez lui à Crach. Plus par habitude que par conviction, il a chaulé 8 000 tuiles.



Des tuiles et des pontons non utilisés : la fin d'une époque.

Cela ne lui a guère coûté : le reste de chaux de l'an dernier a simplement été utilisé. Et la litanie de ceux qui quittent la profession pourrait s'allonger. Sur ce ponton d'où l'on part semer en baie de Quiberon le reste du quota de naissain aidé par le FIOM, ils sont 3 jeunes : Jean-Luc, 26 ans, de Carnac est morose. Il se marie en septembre et comptait bien prendre la succession de sa mère : « Qu'est-ce qu'on va devenir, dit-il. Je vais chercher du travail sans doute dans le bâtiment ». Il ne s'estime encore pas trop lésé : ses investissements ont été réduits ces dernières années. Il n'est donc pas trop coincé par les remboursements de prêts. Michel, 33 ans, a franchi le pas il y a quelques semaines : il a trouvé un embauchement à la pêche à Lorient et assure que l'ostréiculture pour lui c'est bien fini. Son frère Patrick, 22 ans, n'a pas de débouchés.

« Quel qu'il arrive, dit Maurice Percavault, président de la section régionale, 150 à 200 entreprises productrices de naissains et d'huîtres de demi-élevage vont disparaître... »

Sont déjà passés à la trappe pratiquement tous les emplois saisonniers, soit au minimum 500 pour M^e Orain, conseiller général d'Auray. Ces emplois saisonniers ce n'était pas rien pour le pays d'Auray : occupés 7 voi-

re 8 mois de l'année, surtout par des femmes, ils représentaient des centaines de milliers d'heures de travail. Et bien sûr le revenu de bon nombre de ménages s'en ressent.

Sur la rivière de Crach parsemée sur les deux rives de chantiers ostréicoles, 130 au total, c'est l'inactivité complète. A cette époque, les autres années, les chantiers étaient en effervescence : grattage, chalutage des tuiles, mise à l'eau. La ruche bourdonnante s'est tue. Au Luffang dans son atelier, un homme de quarante ans tourne en rond, le visage triste. Seule animation : ses trois jeunes enfants qui reviennent du bain. Il lève les bras en signe d'impuissance : que faire? Tout à côté, des milliers de tuiles entroposées dégagent une odeur pestilentielle provenant du naissain en décomposition qu'il n'a pas détroqué. « A quoi bon? répète-t-il. Oul à quel bon? Invendable cette année pourquoi le naissain le serait-il l'an prochain? »

Désarroi donc partout ressenti. « Il faut faire quelque chose malgré tout, dit un producteur de naissain, la trentaine. On a tellement vu d'évolution en ostréiculture ». Avez d'impuissance plus que propos convaincants! Désarroi chez les jeunes professionnels parce que ce sont eux qui ont investi, emprunté, essayé d'innover. Et ce sont leurs entreprises qui financièrement sont les plus fragiles. P. Génot au Pô à Carnac est un des jeunes qui ont tenté de secouer la profession, de l'organiser. Sans quère de succès, il l'avoue. S'il courbe le dos comme tout le monde, il refuse cependant de baisser les bras. « Il faut une année pour voir, dit-il. C'est dramatique, beaucoup vont y rester. Se reconverter? Mais dans quoi? Notre métier c'est la plate. L'élevage de la creuse ce n'est qu'un pis-aller ». Dans l'anse du Pô, les pontons sont amarrés. Inutiles ou presque maintenant. Et surtout invendables, comme le sont aussi les machines à gratter, à chauler et autres matériels spécifiques, aux producteurs de naissain. Du matériel relativement récent, les ostréiculteurs ayant commencé à se moderniser en 76-77. Toujours au Pô, Jean-Yves Congrètel, jeune aussi, est occupé avec son épouse à détroquer les dernières tuiles. « C'est peut-être inutile ce que je fais. Mais ça me fait mal de balancer ce naissain ». Lui aussi va se rabattre, sans quère d'illusions, sur l'élevage de la creuse en poches. Ils sont quelques-uns à avoir fait des essais qui ont donné des résultats moyens. Rampes et poches achetées il y a quelques mois vont leur permettre non de se recycler, mais de survivre. Ils sont une toute petite minorité dans ce cas. Tout à côté, des ouvriers chargent des tuiles chaulées sur des pontons. Pas bavards du tout. Ces tuiles seront les premières mises à l'eau en rivière de La Tr-

nité. On apprendra plus tard que cette entreprise mise tout là-dessus, puis-que 400 000 tuiles ont été préparées. Le résultat n'est pas assuré, on s'en doute, mais quelques professionnels y croient encore. Ils sont rares. Et même ceux qui ont les reins solides, des entreprises qui tournaient bien, sont désabusés.

« J'ai tout fait moi-même, dit Rémy Le Port, 46 ans, qui a employé jusqu'à vingt personnes. Il y a quelques années on investissait. Aujourd'hui j'ai du mal à payer les cotisations MSA. On s'appauvrit en travaillant. Ce n'est pas la faute des hommes. Mais plus grand monde à la foi. Si ça crève en baie de Quiberon, je bazarde tout », affirme-t-il. R. Le Port comme quelques-uns de ses collègues a pourtant innové. Il a cru au captage par coquilles de moules, importées de Hollande, en baie de Quiberon. Technique qui a fait sourire plus d'un lors des débuts, mais qui donne certaines années de bons résultats. Désabusé, François Cadoret de La Trinité-sur-Mer l'est sûrement.

« Lors de la paye de juin j'ai prévenu mes sept employés. Je liquide en décembre si la mortalité est importante en baie de Quiberon ». François Cadoret ne mâche pas ses mots. Il tient un langage qui se veut essentiellement pragmatique. Pour lui, comme pour beaucoup, l'opération de semis des jeunes huîtres et du naissain en baie de Quiberon est une grosse erreur. Et l'administration dans cette affaire, comme les scientifiques de l'ISTPM, font figure de bouc-émissaire. « Il y a eu trop d'erreurs de faites dans cette affaire, dit M. Percavault. Cela n'a pas été sérieux : la baie de Quiberon était quasiment le seul centre de reproduction préservé. En septembre-octobre, après les grandes chaleurs on verra l'étendue de la casse... »

La casse elle est réalité déjà : les 4 ou 5 dossiers de saisie d'entreprises ostréicoles qui seraient entre les mains d'un huissier ne sont hélas que les premiers. L'endettement de la profession est tel, les hypothèques sur les biens personnels comme cela est courant dans toute affaire artisanale sont tellement nombreuses qu'il est difficile d'imaginer d'autre alternative. A moins d'un miracle ou d'une disparition subite de ce fatidique « Bonamia ». Mais qui pourrait y croire? Au presbytère de Locmariaquer sur un parchemin qui date de la Révolution est consigné en breton une prédiction d'un curé nommé l'abbé Philippe. Il dit notamment qu'un coquillage ferait la fortune de la région durant cent ans. Le siècle est passé et ce coquillage dont parlait l'abbé Philippe est en train de faire le malheur d'une région qui était il n'y a pas si longtemps la Mecque de l'ostréiculture.

Michel LE HEBEL

9% NET D'IMPOT

c'est le rendement du «RUBAN BLEU»

placement performant et sûr du crédit maritime

OUVERT A TOUS

crédit maritime
la banque du littoral